

Au bon temps des caramels

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 29

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218886>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Maman ! Viens voir ! Là-bas au fond... le ciel qui est tombé !

* * *

Cette exclamation mit en joie les voyageurs du wagon. N'est-elle pas curieuse, cette communauté de sentiments, entre ce gamin de la montagne, naïf et enthousiaste, et le célèbre musicien Mendelssohn. On se rappelle que l'immortel compositeur, lui aussi, apercevant du haut du col de Jaman le Léman irradié, s'écria :

— On dirait que le ciel est tombé sur la « terre ».

Bert-Net.

LES PROFESSIONS ENCOMBRÉES

L y a trop de médecins, clament les journaux, et les docteurs établis surtout. Décourageons les jeunes de se lancer dans une profession aussi encombrée. Soit ! Mais ces lamentations ne sont point nouvelles. A propos de la proclamation de l'indépendance des îles Haïti, en 1825 un journal vaudois écrivait déjà :

Il existe dans ce moment en France et principalement à Paris une foule de jeunes gens instruits, mais sans fortune, et qui tous cherchent avec ardeur à utiliser leur activité et leurs connaissances pour se procurer une existence honorable. Pendant les sept dernières années il est sorti des facultés de droit, de médecine, des lettres, etc., un nombre considérable de sujets distingués qui, jetés ensuite dans la société, mais ballotés par les événements, n'ont pu trouver encore la place qui leur convient.

Dans cet état de choses, ils ont dû porter ailleurs leurs regards. Les Etats de l'Amérique méridionale leur ouvrent une immense carrière. Les uns vont se rendre au Mexique ; d'autres partent pour Colombie, Buenos-Ayres, le Chili, le Pérou, et nous ne serions point étonnés de les voir, par milliers, aborder St-Domingue.

Si nos jeunes gens accourent au Nouveau-Monde, d'un autre côté, des fils des républicains de l'Amérique viennent dans l'ancien acquérir des lumières et du savoir. La plupart des institutions de la capitale renferment des jeunes gens de tous les nouveaux états de l'Amérique. A peine l'indépendance de St-Domingue est-elle proclamée, que des enfants noirs et mulâtres, fils des citoyens d'Haïti, abordent dans nos ports, et déjà ces premiers arrivés en annoncent un grand nombre d'autres. Ainsi des relations de plus en plus intimes s'établissent entre les peuples des deux mondes ; ainsi se créent de nouveaux rapports d'industrie, de commerce et d'amitié. L'Europe est l'institutrice de l'Amérique, et l'Amérique va devenir à son tour la mère nourricière d'une partie de notre population.

Les gourmands. — Madame à sa cuisinière. — Eh bien ! Marie, vous allez nous quitter pour épouser un gendarme. J'espère qu'il sera gentil avec vous.

Marie. — Oh ! je n'ai pas peur, madame. On dit que le meilleur chemin pour toucher le cœur d'un homme, c'est sa bouche, et je sais exactement les plats qu'il préfère.

UNE ANNONCE

QUAND mon jeune ami Valentin débarqua à Lausanne, venant en droite ligne d'un séjour à l'étranger où il avait été heureux précepteur, son enthousiasme naïf, incommensurable, lui fit croire que, du premier coup, il allait conquérir la capitale et trouver une bonne situation.

Il avait en poche six cents francs, péniblement amassés, reste d'une somme qu'il croyait rondelette, mais que le change avait diminué d'une façon alarmante, il pensait, néanmoins, qu'elle lui permettrait d'attendre la fortune, sinon dans son lit, du moins de pied ferme.

Bast ! quand on est jeune toutes les illusions sont permises.

Mais il déchança vite, le pauvre garçon, si vite même, que lorsqu'il eut réussi à louer une chambre meublée convenablement et payé sa pension durant deux mois, il ne lui restait que la modique somme de trente francs, et pas une leçon en vue, il avait même de la peine à re-

nouer ses anciennes relations.

Trente francs, juste de quoi vivre quelques jours chichement. Qu'importe, il avait la foi.

La foi qu'il trouverait à s'occuper dans la capitale, si fertile en ressources de tout genre, qu'il pourrait, dès qu'il le faudra, se mettre à la disposition d'un entrepreneur quelconque, n'avait-il pas une force physique peu commune, de bons bras, un esprit éveillé et observateur ? Il était apte à tout.

Courageusement, dès qu'il eut constaté sa pauvreté et la fin prochaine de ses économies, Valentin se mit en campagne.

Il déambulait des heures durant à travers les rues, humant l'air délicieusement, car il faisait très doux, enviant les conducteurs d'autos, qui eux, au moins, avaient leur pitance assurée, quand son attention fut soudain attirée par une boutique fraîchement peinte, au faite de laquelle s'étalait, en larges majuscules dorées, sur fond noir, cette mention : chauffage. — éclairage.

Notre bachelier sembla satisfait de son examen, et la boutique lui paraissant gaie et avenante, elle avait un tel air de jeunesse que Valentin, naïf, s'arrêta comme fasciné, devant la vitrine illuminée.

Il venait d'apercevoir une pancarte manuscrite collée à l'intérieur de la dite vitrine, sur la vitre, elle était ainsi orthographiée :

*On demande un jeune homme
connaissant bien les appareilles
à chauffage.*

Après une minute de réflexion, notre Valentin s'armant de courage, pénétra dans la boutique.

Le patron vint à lui, très affable, flairant un client éventuel dans le nouveau venu...

Mais dès que Valentin eut, humblement levé son couvre-chef, il devina tout de suite de quoi il s'agissait.

— Ah ! ah ! jeune homme, fit-il en souriant, je parie que vous avez lu ma pancarte ?...

— Oui, Monsieur, répondit Valentin, en baissant les yeux.

— Alors vous venez vous présenter ?

— Oui, monsieur.

— Bon, bon. Vous connaissez bien les appareils de chauffage, je suppose ?...

— Moi, Monsieur ; pas le moins du monde ; si, pourtant, pour me chauffer...

Le boutiquier eut un haut-le-corps, et, indigné qu'on le dérangeât :

— Ah ! ça, par exemple, s'exclama-t-il, que venez-vous faire ici, si vous ne connaissez pas les appareils de chauffage ?

Valentin hésita une seconde, devint cramoisi, puis après avoir toussé légèrement :

— Je vous demande infiniment pardon, Monsieur, murmura-t-il... Mais je suis bachelier, et j'ai pensé, en lisant votre annonce... que vous aviez surtout besoin d'un jeune homme qui connaisse l'orthographe... Alors...

Il ne sut jamais comment il s'est retrouvé au milieu de la rue, son chapeau à la main.

H. J.

POUR GAGNER SA VIE

Voici une amusante anecdote qu'aimait à raconter un des paysagistes français les plus célèbres de la seconde moitié du siècle dernier :

Un jour qu'il peignait aux environs d'un village, il pria un paysan de poser un instant en s'adossant à un vieux tronc d'arbre.

Le paysan, un brave homme, se prêta au désir de l'artiste. Quand l'étude fut terminée, il s'approcha de l'auteur et regarda son travail :

— C'est-y moi que vous avez voulu faire là ? lui demanda-t-il en désignant sa silhouette, largement indiquée en quelques touches.

— Mais oui, c'est vous, ou plutôt ce sera vous, répondit le peintre en souriant.

Et le paysan s'éloigna en haussant les épaules avec un sentiment de pitié bienveillante en murmurant :

— Ce qu'on est tout de même obligé de faire pour gagner sa vie !

LA CAMOMILLE

PETITE fleur assez insignifiante, à l'odeur âcre et peu goûtée, elle ne paraît jamais dans les bouquets ornant la table du riche, ni même celle du pauvre ; pas plus, du reste, que sur le corsage des belles ou à la boutonnière des jouvenceaux ! Et pourtant, la camomille a ses bons côtés : si elle n'est ni décorative, ni parfumée, elle sait faire, à l'occasion, le bonheur de beaucoup de personnes qui ne l'avouent pas ! Comme le fruit doré de nos vignes est l'attribut du mois d'octobre, la camomille est la fleur du lundi ; riez, Messieurs, souriez, Mesdames, mais, c'est ainsi !

Quel est le meilleur des bons Vaudois qui, un lendemain d'abbaye ou d'élections, n'a pas eu, une fois au moins, recours à l'humble camomille, pour calmer les ardeurs par trop démonstratives de ses méninges en délire ? !

Par un lavage bien conditionné, à l'infusion de camomille, laquelle d'entre-vous, gentes lectrice, n'a-t-elle pas, une fois aussi, calmé les vengeances d'un estomac détraqué par une trop copieuse absorption de crème ou de gâteaux, lors d'une soirée-thé ? Eh, oui ! Mesdames, c'est encore à vous que la camomille cause le plus d'agréments !

Avec quelle joie délirante, mais contenue, n'apportez-vous pas, certain lendemain de bombance, une tasse de camomille à l'élû de votre cœur ? ! Votre geste aimable, accompagné d'un énigmatique sourire, en dit plus long que toutes les homélies que vous eussiez faites la veille au malheureux pêcheur, trop gâté, du reste, pour vous comprendre ! Quelle douce revanche, pour vous, que la camomille, en ces occasions-là, n'est-il pas vrai ? ! A moins, qu'en vos âmes ingénues, vous ne pensiez simplement, avec cet angélique sourire, qu'à ce vieux dicton : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir ! » Ça, c'est encore possible. Le cœur de la femme renferme tant de trésors de bonté et de charité inconnus !

Pierre Ozaire.

AU BON TEMPS DES CARAMELS

EN ce bon temps des caramels, si l'on nous avait demandé, à nous gosses qui en faisons nos délices, quelle est l'orthographe du nom de ce bonbon populaire, nous aurions répondu : c, a, ca, r, a, ra, m, e, l, mel, l, e, le, caramelle. Ce n'était pas juste, comme bien vous le savez, mais cela nous laissait indifférents. Ce qui nous importait, avant tout, c'était le contenu des petits papiers verts, rouges, jaunes, de toutes couleurs, enfin, que nous vendait l'épicerie du coin. Ce n'était pas cher, soit, aussi bien en avait-on pour son argent. Ce n'était pas un bonbon bon... bon ; mais nous n'étions alors pas gâtés. De plus, son prix modeste rimait à nos ressources, plus modestes encore.

Enfin, il y avait aussi les « devises ». Nous les collectionnions. L'esprit et le style y cédaient le plus souvent le pas à la naïveté ; mais c'était là ce qui faisait leur charme. Nous ne connaissons encore que de nom Victor Hugo et de Heredia.

Tenez, voici, comme exemple, quelques-unes de ces devises. Elles sont amusantes. L'amour, on le verra, y joue le grand rôle :

*Si vous voulez fixer mon cœur
Il faut être de bonne humeur.*

*Sur vos joues de rose
Je volerais bien quelque chose.*

*En amour le temps le plus rude
Est celui de l'incertitude.*

*Votre timidité me peine,
Soyez hardi, et point de gêne.*

*Si tu n'es de complaisance,
Je suis plus mal que tu ne penses.*

*Changera d'amour qui voudra
Jamais ça ne m'arrivera.*

*Soyez toujours en aimant
Tendre, fidèle, soumis, et constant.*

Puis-je de votre cœur
Être bientôt le vainqueur.
Je donnerais mille pralines
Pour vous conduire en berline.
Au printemps comme en automne,
Votre beauté toujours étouffe.
Je chéris la symétrie
Des charmes de mon amie.
Vos longs refus me rendent maigre
Comme un enchoix dans le vinaigre.
Auprès de vous le bonheur du moment
Fait oublier un siècle de tourment.
Je pêcherais à Phameçon
Si votre cœur était poisson.
Je donnerais tout mon argent
Pour vous embrasser un moment.
Si à présent nos plaisirs sont doux
Jugez quand nous serons époux.
Un bon panier a son anse,
Honni soit qui mal y pense.
Je passerais mille nuits
Auprès de vous sans ennui.
Je sens un penchant bien doux,
Qui m'attire auprès de vous.
C'est vous, aimable petit cœur,
Qui causez toute ma langueur.

LE PRIX DES IMMEUBLES EN 1825

VOICI un extrait d'un journal lausannois de 1825, qui donne de curieux renseignements sur la valeur des maisons d'habitation, il y a un siècle :

« La nuit du 17 au 18 juillet, un incendie a détruit deux maisons dans la commune d'Essert, lesquelles sont inscrites au cadastre de ce lieu sous les articles 112, 124 et 138. Les indemnités que les propriétaires ont à recevoir de la caisse d'assurance à raison de ces pertes, ont été déterminées comme suit : 1. au sieur Jean Decosterd, propriétaire d'une maison (art. 112), 787 fr. 5 bz. — 2. au sieur Isaac Decosterd, propriétaire d'une moitié de maison (art. 124), 412 fr. 5 bz. — 3. au sieur Gabriel Decosterd, propriétaire d'une moitié de maison (art. 138), 480 fr. Le tout payable par tiers les 23 octobre, 23 janvier et 23 avril prochains, par le receveur du district d'Oron. Ce qui est rendu public, conformément à la loi. Lausanne, le 2 août 1825. »

7847 francs et 960 francs pour une maison ! On était propriétaire à bon compte à l'époque. Qu'auraient dit nos fidèles aïeux s'ils avaient su qu'un jour viendrait où leurs descendants rouleraient dans des automobiles de 20 ou de 30,000 francs ?

POCHADE PHOTOGRAPHIQUE

OU ! Coucou ! C'est aujourd'hui qu'on nous photographie ! Mademoiselle l'a dit ! Ma mutter à moi m'a habillée de ma belle robe des dimanches et m'a donné mes bottines jaunes toutes neuves ! s'écriait la petite Nelly, et elle faisait bouffer sa jupe et piroquettait sur ses talons.

— Moi, ma maman, hier au soir, m'a fait mes bigoudis, disait à son tour, la mignonne Susanne, à la gentille frimousse et à la superbe chevelure frisée.

Et toutes ses fillettes, fort animées à la perspective de poser devant l'objectif photographique, de s'examiner attentivement et ne laissant pas échapper quelque défaut à la toilette de leurs camarades ; car, on l'a remarqué, l'esprit critique se développe de très bonne heure, chez tout ce petit monde déjà bien féminin par ses tendances de malignité.

— Dis-voir, est-ce que tu vois la Julia qui n'a pas ciré ses souliers ! Qu'est-ce qu'il dira le photographe ? faisait observer en catimini, la malicieuse Marguerite, à Marie, sa camarade préférée.

Et celle-ci tout aussi fine mouche, de répliquer :

— Est-ce que tu vois cette Yvonne qui n'a

pas refait ses tresses ! Qu'est-ce que le photographe pensera de nous !

Les remarques peu charitables furent brusquement interrompues par l'arrivée de la jeune Jacqueline, fille du jardinier du village, laquelle portait dans ses mains, un énorme bouquet de fleurs variées.

— Ah ! Quel beau bouquet ! s'exclamèrent d'une seule voix, les gamines, faisant cercle autour de la nouvelle venue. C'est pour la régente ?

— Certainement ! Et Jacqueline montrait avec orgueil la superbe gerbe de fleurs. C'est moi qui l'ai confectionnée !

Bientôt commencèrent les petites chicanes pour le groupement des écolières.

— Moi, déclarait Yvonne, je ne veux pas me placer à côté de Mathilde ; elle a gardé sa vieille robe qui est trouée au coude.

— Tu te mettras près de moi, n'est-ce pas ? demandait la petite Suzanne, à sa grande amie Marguerite.

— Oh, non ! je ne veux pas, répliquait cette dernière, je te boude.

— Et pourquoi, dis-moi ? interrogeait la petite en pleurnichant.

— Parce que tu as dit à Mathilde que j'étais une garçonnière.

— Quel mal y a-t-il ? puisque, hier, tu as sauté par la fenêtre, dans la cour, comme un garçon.

A voir la plupart de ces enfants revêtues de leurs habits du dimanche, on aurait pu se croire au matin de la Fête de la Jeunesse. C'était simplement le jour du photographe, événement important pour les familles de ce petit village. Chaque maman avait tenu à ce que sa fillette pût figurer sur la photographie, à son plus grand avantage. Coquetterie et rivalité maternelles bien excusables !

Bientôt la jeune institutrice qui s'était mise en frais de toilette pour faire honneur à sa classe, apparut, comme si elle était conviée à une noce, dans une pimpante robe rose, son costume lui allait à ravir et lui valait les exclamations enthousiastes des élèves :

— Comme elle est belle, notre maîtresse !

Elle fut entourée par toutes ces fillettes :

— N'est-ce pas, c'est moi qui serai près de vous, Mademoiselle ?

— Non, c'est moi !

— Non, c'est moi !

La régente eut bien de la peine à calmer son petit monde, en déclarant qu'elle se placerait au milieu du groupe et qu'elle aurait ainsi, le plus près d'elle beaucoup de ses écolières. Chacune des enfants garda l'espoir d'être parmi les privilégiées.

C'est avec un vif sentiment de plaisir et de confusion que l'institutrice accepta la magnifique gerbe de fleurs que lui offrit Jacqueline ; elle remercia la donatrice et sa famille pour leur aimable attention, en termes émus et affectueux.

L'entrée en classe fut bruyante ; le bouquet mis dans un vase fut placé cérémonieusement sur le pupitre de l'institutrice et fit encore l'admiration joyeuse de la volée.

Le photographe ayant annoncé sa venue pour huit heures précises, la régente pensa qu'il était inutile de commencer sa leçon qui ne serait guère profitable dans cette atmosphère d'impatience, aussi laissa-t-elle ses élèves se grouper autour de sa chaise et jaser librement. Cependant la classe commençait à donner des signes de nervosité inquiétante. Pourquoi ne vient-il pas ? il est plus de huit heures et demie, déclarait la grande Hilda, en consultant à chaque instant, la montre d'or qu'elle portait à sa ceinture, suspendue à son cou, par une longue chaînette brillante. Cette parure appartenait à sa mère qui la lui avait confiée pour la circonstance, en recommandant vivement à sa fille de ne pas la déplacer, de crainte de la gâter, mais la fillette n'avait cure de ces observations maternelles et pour épater ses camarades, elle faisait miroiter à tout bout de champ, le petit bijou, en répétant de façon que chacune l'entendît :

— Ma montre marque bientôt neuf heures ;

jusqu'à quand veut-il nous faire attendre !

A ce moment, la porte s'ouvrit et un monsieur, simplement, mais correctement vêtu, parut sur le seuil. Les écolières se précipitèrent en s'écriant :

— Monsieur ! On va dans la cour, il fait un beau soleil ! Allons nous installer. Venez vite !

Le nouvel arrivant parut quelque peu surpris de cette exubérance.

— Monsieur, nous sommes prêtes, annonça joyeusement la jeune régente, mes élèves s'impatientent, allons nous placer !

Le monsieur n'eut pas le temps de répondre ; derrière lui entraient dans la salle, un autre personnage, aux allures décidées, à la toilette élégante, un vrai et beau mannequin de mode masculine.

(A suivre.)

Ph. Otto Graf.

LA PATRIE SUISSE

C'est un fascicule particulièrement intéressant et varié que le N° 797 de la « Patrie suisse » : la biographie, l'histoire nationale, l'alpinisme, le paysage suisse, l'art et l'actualité y sont également représentés. Vingt-quatre gravures remarquablement venues l'illustrent, dont sept portraits, ceux de trois hommes dont le nom reste attaché à la période de l'Acte de Médiation et du Pacte de 1815 : Aloys Reding, de Schwyz, le chef de la résistance à l'invasion française ; le patriote vaudois Frédéric-César de la Harpe et le diplomate zurichois Hans de Reinhard ; puis ceux de la femme de bien et de grand cœur que fut Hélène de Mülinen, décédée le 11 mars, à Berne, de l'évêque vicaire-catholique Edouard Herzog, mort le 26, de l'écrivain genevois Henri de Ziegler, avec une pénétrante étude de Jean Violette.

Le match franco-suisse du 23 mars à Genève et un pylone électrique brisé par l'avalanche à Jaman y font la part de l'actualité. On y trouve d'effarantes et vertigineuses scènes d'acrobaties alpestres, des vues du Cerneux-Péquignot, que le traité de Paris de 1814 attribua à Neuchâtel, de Bâle et du Pont Wettstein, du lac de Constance, des groupes costumés du canton d'Uri et des Suisses au Canada, puis toute une série de reproductions d'œuvres d'art : tableaux d'Armand Cacheux (Jeune Russe), d'Emile Dumont (Pêcheurs), de D.-A. Schmid (la ville de Zurich au début du XIXe siècle).

Pour la rédaction : J. MONNET
J. Brox, édit.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Brox

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ASSURANCES Avant de partir en vacances,
Revoyez bien vos assurances !

Et souvenez-vous que **LA SUISSE**
traite aux meilleures conditions les assurances
Vie — Accidents — Responsabilité civile
Rentes viagères

AGENT D'AFFAIRES PATENTÉ COTTENS McE

18, Rue St-François — Lausanne — Téléphone 54.11

Représentation devant tous juges. — Recouvrements.

Recherches et renseignements de tous genres,

affaires pénales, plaintes et directions.

CERCUEILS riches et ordinaires — **P. SCHUTTEL**
Rue du Nord 3 — LAUSANNE — Tél. 58.34
Prix et conditions avantageuses.

DENTISTE **R. GUIGNET**
Pl. Riponne 4 — LAUSANNE — Tél. 66.18
Consultations tous les jours de 8 à 12 h. et de 2 à 6 h.

ÉLECTRICITÉ **LOUIS CAUDERAY**
Escaliers du Grand-Pont 4, LAUSANNE
Lustrerie — Porcelaines — Cristaux

PHOTOS Une belle photo est signée
MESSAZ & GARRAUX
14, Rue Haldimand — Lausanne — Téléphone 86.23

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne 1, Lausanne